

Appuyée sur son coude gauche, Mariette jette un coup d'œil sur le gros réveil « jazz », un de ses cadeaux de mariage, très laid, mais au moins utile comparé aux salières en tout genre qu'elle a reçues et qui, depuis, sont enfouies au fond du buffet. « 8 heures, mais qu'est-ce qu'il fout, il devrait déjà être parti, il avait rendez-vous avec le voisin à 7 heures pour une histoire de tracteur, s'il attend que je me lève il pourrait bien être encore là à midi ! » La jeune femme replonge dans le lit, le visage enfoui dans l'oreiller. De sa main droite elle cherche en tâtonnant la couverture, l'attrape et s'en recouvre entièrement la tête. « Il fait une de ces chaleurs là-dessous, pense-t-elle en soufflant, et puis ça pue, ça sent lui. Aussitôt qu'il sera parti je vais changer les draps, ce n'est pas le jour de lessive, tant pis. »

De longues minutes s'écoulent, Mariette transpire maintenant, mais elle ne veut pas se découvrir, s'il fallait qu'il revienne dans la chambre, non, elle ne veut pas le voir, autant étouffer. Un claquement de porte lui parvient enfin sous l'amas de linge. Elle émerge doucement, attend quelques secondes, tourne la tête vers la fenêtre. Elle aperçoit la silhouette de son mari qui s'éloigne. Elle est tranquille, elle peut se lever. Elle attrape des savates avachies en velours côtelé marron qui dépassent sous le lit. Elle y glisse le bout de ses pieds et continue à les enfiler en se dirigeant vers un placard dont elle ouvre une porte. Elle décroche ce qui lui tient lieu de peignoir, une blouse en nylon bleue qui laissera dépasser les longues manches de sa chemise de nuit rose à fleurettes et le petit col Claudine agrémenté – si l'on peut dire –, d'un triste ruban en satin rose fané. Elle passe sans un regard devant l'armoire mais

au moment où elle va quitter la pièce elle revient sur ses pas, elle approche son visage de la glace « Il n'y a pas été de main morte ! » se dit-elle, en passant sa main sur sa joue qui a gardé la trace de la gifle que Paul lui a donnée hier soir. Jamais, ni ses parents, pourtant sévères, ni la Mémé qui l'avait élevée, n'avaient porté la main sur elle. « Trente-cinq ans, il a fallu que j'attende trente-cinq ans pour être battue. Avant il n'aurait jamais osé ce salaud, la mère ne l'aurait pas supporté, mais depuis qu'elle nous a quittés la pauvre, il se sent le maître et je crois bien qu'il devient de plus en plus jaloux. »

Hier soir, comme tous les dimanches pendant la saison d'été, lorsqu'elle est revenue fourbue d'avoir servi à l'auberge du Lion d'Or, en la fixant de son regard fouineur à travers ses paupières à demi fermées, les lèvres étirées dans un mauvais sourire, il lui a posé d'une voix altérée et sur un rythme de plus en plus rapide les sempiternelles questions : « Tu les as bien servis tes petits clients ? Tu leur as souri ? Ils t'ont regardée, touchée sûrement, j'te connais, tu t'es vautrée sur eux, t'as frotté tes gros seins contre leurs épaules. Dis-le, mais dis-le donc que j'ai raison et après ils t'ont ramenée, salope ? » Ce mot que personne chez elle n'avait jamais prononcé, lui fait horreur. Elle sait qu'elle ne le mérite pas, et pourtant, lorsqu'elle l'entend elle éprouve un sentiment de honte, elle se sent salie, pas loin d'être coupable. Ses parents étaient de simples fermiers mais ils savaient se tenir n'employant jamais de ces gros mots orduriers. La politesse, la propreté, l'ouvrage bien fait étaient leur fierté à eux, pauvres, mais honnêtes gens. Ils avaient cru que Paul était de leur monde et qu'il ferait un bon mari pour leur fille. Il était sobre, on le disait courageux, pas coureur. Que souhaiter de plus ? On le savait bien un peu ombrageux, jaloux, mais comme leur Mariette ne lui donnerait pas l'occasion de l'être, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Une seule chose les ennuyait un peu, leur différence d'âge, plus de

quinze ans, mais rien n'est parfait, et il y a des regards qui ne trompent pas et Paul avait l'air bien amoureux.

« C'est chaud mais pas enflé, se console Mariette toujours devant la glace en se massant la pommette. Pourvu que personne ne s'en aperçoive. Mais regarde-moi ça la tête que j'ai ce matin, on dirait que j'ai festoyé toute la nuit. Je suis boursouflée comme une baudruche. Par contre les rides, elles, elles sont toujours là. » Elle étire de ses doigts l'extérieur de ses yeux. « Je vais bientôt ressembler à la Berthe. Ah non ! Tout, mais pas ça. D'ailleurs elle n'est pas ridée, elle, non elle est toute ratatinée comme une vieille noix. Et mes lèvres, les pauvres, après avoir été gercées tout l'hiver les voilà fendillées, sèches comme un cep de vigne. Je ferais bien de mettre plus souvent du rouge à lèvres, mais voilà j'ai toujours le même tube, le fameux « rouge baiser » celui qui ne laisse pas de trace et dans mon cas ce n'est pas très utile. Il va falloir que j'en achète un autre et lui, il n'en saura rien, ni lui ni la Berthe. Et mes cheveux alors ? C'est le bouquet ! Quand je pense qu'ils étaient la fierté de maman ! Si elle me voyait aujourd'hui, ils sont tout moches, tout collés, pas étonnant avec la nuit que j'ai passée. Forcément je n'ai pas arrêté de tourner dans ce lit, il ne s'en est même pas aperçu. Monsieur dort, Monsieur ronfle. Je crois même qu'il dort encore mieux lorsqu'il m'a copieusement insultée. Faut croire que de jeter son venin le soulage. Oui mais pas moi. S'il s'avise de me taper encore une fois je n'irai plus servir à l'auberge. Il en paiera les pots cassés parce qu'il est bien content de ce petit supplément, il l'empêche sans état d'âme. Pas terrible mon idée ! » soupire Mariette avec une moue désabusée, « parce qu'au moins à l'auberge, je vois du monde, c'est gai, vivant, ça bouge. Il m'arrive souvent de rire avec les clients et j'en ai bougrement besoin après un triste dimanche entre lui et sa Berthe. « La bonne idée par contre – et son regard s'éclaire – c'est de ne pas m'être levée ce matin pour lui servir son café, la première fois

depuis bientôt huit ans que nous sommes mariés. Il ne devait pas être très fier de lui sinon il m'aurait appelée. »

Le carillon se met à sonner, Mariette compte... « 5, 6, 7, 8, déjà huit heures, je ne serai jamais prête à deux heures. De toute façon j'en ai guère envie. » Et, sans précipitation, elle va jusqu'à la cuisine, met du café à chauffer dans une petite casserole, et les mains dans les poches de sa blouse elle attend, debout, devant le réchaud, sans bouger, l'esprit ailleurs. Le café se met à bouillir, mais il faut que le liquide déborde et éteigne la flamme du gaz avec un bruit sec pour qu'elle s'en aperçoive. « Café bouillu café foutu. » Elle entend encore sa mère prononcer cette phrase avec grand sérieux. Comme elle lui manque, elle se sent vraiment seule, perdue ce matin, et en plus son Père Marchand qui les a quittés. Il a pris sa retraite, à 80 ans il était temps. Elle l'avait toujours connu. Il l'avait baptisée, lui avait fait faire sa première communion, ensuite elle avait continué à l'aider dans des petits travaux à l'église. Devenue grande, elle l'avait secondé pour faire réciter, puis donner les leçons de catéchisme, sous la houlette de Berthe, la tante de son mari. Deux fois par semaine, elle se rendait au presbytère pour y accueillir les enfants. C'était son bol d'air. Elle aimait beaucoup les petits qui le lui rendaient bien, ce qui n'était pas le cas de Berthe qui les houspillait la plupart du temps et ne leur montrait aucune affection. Devant son café, les coudes sur la table, ses cheveux blonds frisés tombant sur ses yeux, Mariette songe que bien des choses vont changer pour elle avec le départ du vieux curé. Avec le temps, à demi-mot, elle s'était confiée à lui. Lui seul savait à quel point elle souffrait de la jalousie de son mari, à sa manière il la soutenait, mais surtout, l'engageait à la patience. « Paul finira bien par comprendre que tu n'as rien à te reprocher. Avec l'âge il se calmera. Il t'aime, sois en certaine – et il concluait – C'est un brave homme ton mari, tu aurais pu beaucoup plus mal tomber, sur un de ces ivrognes ! » et fermant les

yeux de peur que les secrets de la confession ne lui échappent, il ajoutait « comme certaines ». Ah ! oui elle aurait pu plus mal tomber ! Par exemple, comme la Jeannine qui doit régulièrement aller ramasser son Richard et le ramener ivre mort sur sa brouette, mais la Jeannine s'en plaint à peine. « Tu sais Mariette, lui avait-elle confié un jour, mon Richard je le voulais, je l'ai eu, j'en étais follement tombée amoureuse dès le premier regard et, si c'était à recommencer, je recommencerais parce que, à part les fois où je dois aller le chercher – et ce n'est pas si souvent – on vit de ces moments tous les deux ! Les réconciliations ça a du bon. A chaque fois des vraies nuits de noce ! » Mariette voit encore Jeannine rougissante se cacher le visage entre ses mains en riant. Elle l'avait enviée ce jour-là. Effectivement, elle n'avait jamais dû ramener Paul sur une brouette, mais elle n'avait jamais connu ces réconciliations bouleversantes comme des nuits de noce.

Elle débarrasse maintenant son bol. Elle n'a presque rien mangé ce matin. Elle regarde par terre. « Je balaie ? A quoi bon ». Elle repousse sa chaise en haussant les épaules. « Mais qu'est-ce que je vais aller faire à cette réunion ? Le nouveau curé, d'après le Père Marchand, est paraît-il jeune et sympathique, peut-être, mais je ne le connais pas et n'ai même pas envie de le connaître. Il va certainement nous annoncer qu'il n'a plus besoin de nous pour le catéchisme. Si je n'ai même plus le catéchisme, alors... » et elle soupire de plus belle. Elle se rappelle soudain que Philippine doit assister à la réunion comme représentante de la mairie. « Si Philippine y est, je vais essayer de m'y rendre. Avec elle, il y aura de l'animation et, pour une fois je la verrai, les occasions de la rencontrer sont tellement rares. » Cette perspective redonne du courage à Mariette, qui, le visage un peu détendu, attrape le balai et commence à réunir fermement les miettes au milieu de la pièce.

« Un bon conseil mon fils, efforcez-vous à la patience. Ne brusquez rien, n'oubliez pas que vous allez être immergé dans un milieu rural qui n'est pas foncièrement opposé aux changements à condition qu'ils se fassent à pas menu, et encore ! » Cette phrase prononcée par le vieux curé est encore présente à l'esprit de Pierre. Elle le gêne, l'agace même un peu. Il n'en avait rien laissé paraître au Père Marchand. « Je n'y manquerai pas », avait-il répondu, pieux mensonge va s'en dire, mais il n'était pas question pour lui de mettre ses pas dans ceux du vieux curé. « A Lagueville, c'est ce que j'avais fait à mon arrivée, et ensuite j'ai dû attendre, trop longtemps à mon gré, pour imposer les changements que je jugeais indispensables. » Pierre arpente la pièce de long en large, opine de la tête pour donner plus de poids à ses pensées. « Non cette fois, j'agirai différemment, sans précipitation mais sans lanterner. » Soudain il s'arrête. « Sans précipitation, ce n'est pas exactement ce que j'ai fait », constate-t-il, planté là au milieu de la pièce, poings sur les hanches et tête penchée comme pour mieux évaluer les dégâts en voyant la salle sans dessus dessous. Et il reprend sa marche. « De toute façon pour peindre il fallait bien dégager la salle de toutes ces vieilleries. Je n'ai d'ailleurs pas tout jeté, alors que j'en mourrais d'envie. » Non, dans un premier temps il avait seulement mis le contenu du grand placard et des trois petits placards dans des caisses qu'il était en train d'entasser dans le couloir. Il n'a laissé dans le grand placard que ce qui a trait aux leçons de catéchisme, c'est-à-dire les cahiers, les fameux cahiers dont la lecture l'avait consterné et qu'il aurait mis sans regret au rebut, seulement il s'est contenu, se souvenant de la recomman-

dation du Père Marchand. Ces cahiers au nombre de trois, sur lesquels était inscrit en écriture de ronde sur une étiquette collée en haut à droite *A l'usage des personnes chargées des cours de catéchisme*. « J'ai bien fait, pense-t-il, de les conserver, enfin pour l'instant, car je suis bien décidé à les supprimer très vite et si je sens une résistance j'insisterai. J'expliquerai le pourquoi. Elles ne pourront que comprendre même si elles viennent d'un milieu rural. »

La dernière caisse a rejoint les autres. Pierre frotte son jean et son polo. « Un peu poussiéreux le nouveau curé, constate-t-il en se regardant de la tête aux pieds. Allez, elles ne vont pas tarder. » Il se sent soudain nerveux, il passe et repasse ses longs doigts dans ses cheveux. « Comment vont-elles me trouver, le premier contact est important, est-ce qu'elles ne regrettent pas déjà leur curé, je dois les mettre en confiance, ne pas les brusquer, elles sont dans la place depuis longtemps, moi, j'arrive. Encore une demi-heure, se dit Pierre en regardant sa montre, et je vais être fixé. »

Pendant ce temps l'une de ces femmes, Berthe en l'occurrence, trépigne d'impatience chez elle. « A deux heures, il a dit à deux heures, d'habitude la réunion de caté commence à une heure et demie pour se terminer à trois heures et demie au plus tard ce qui me donne le temps de passer tranquillement chez G20. Une demi-heure de décalage et je me trouve avec toutes les commères du coin qui ne sortent qu'après leur sieste. Si je dois changer toutes mes habitudes parce qu'il y a un nouveau curé, je sens que j'aurai vite fait de rendre mon tablier. »

Berthe est prête. Elle a ôté sa blouse en nylon rose, enfilé son gilet de laine qu'elle a boutonné jusqu'au cou et sur lequel elle a rabattu le col de son chemisier, quitté ses chaussons, à l'aide d'une corne a enfilé ses chaussures, et mis genoux à terre en grimaçant pour faire une double boucle à ses lacets. Sa maison est rangée, chaque objet est à sa place la même depuis toujours. Elle s'aperçoit soudain

que le haut dossier en tapisserie élimée d'une des quatre chaises de la salle à manger n'est pas parfaitement collé contre le tapis de table. Vite elle le repousse, puis elle va fermer la fenêtre de la cuisine qui donne sur l'arrière de la maison, la seule fenêtre qu'elle ouvre il ferait beau voir que les curieux plongent leur regard chez elle. Ah ! sa cuisine quelle fierté ! Elle l'avait découverte dans un catalogue, qu'elle avait, contrairement à ses habitudes, laissé traîner sur le coin du buffet. Chaque jour elle la regardait, la détaillait, tiendrait-elle dans sa cuisine ? Elle mesurait et mesurait encore la longueur des murs. Il lui était même arrivé d'en rêver la nuit. Enfin, un beau matin, elle s'était lancée. « A mon âge je ne vais pas les emporter dans la boîte, alors autant me faire plaisir, il en restera toujours assez pour mes neveux pour ce que je les vois ! » Elle s'était fait installer cette cuisine tout en formica jaune. « Un coup d'éponge et c'est propre », disait-elle. « Un peu froid », avait constaté Paul, son neveu, la seule personne dont elle supportait les commentaires. Elle avait trouvé la riposte, un bouquet de fleurs artificielles posé sur le plan de travail, et voilà comment on gomme l'ambiance laboratoire. Berthe traque depuis un bon moment la lente marche des aiguilles de sa montre, mais, là, maintenant elle ne tient plus en place. Elle va, elle vient, de la cuisine à la salle à manger, lisse pour la énième fois les franges du tapis de table, rectifie l'emplacement d'un napperon vert brodé dont le sujet principal « le berger et son chien » ne semble plus être à la perpendiculaire exacte sur le dessus du buffet, s'arrête devant la glace à trois volets accrochée par une chaînette en acier au-dessus de l'évier et interroge : « J'y vais ou j'attends encore ? Oh ! et puis j'y vais. » C'est qu'elle a hâte de le voir ce nouveau curé. Il est jeune et sympathique avait prévenu le Père Marchand. Jeune, ce n'est pas vraiment un défaut. Sympathique, par contre, il faudra voir, car elle ne se fie pas du tout aux appréciations du vieux curé qui, d'une part, selon elle, commence à avoir des absences vu son grand âge, et, d'autre

part, s'est peut-être laissé embobiner par le nouveau venu. Et voilà en un rien de temps Berthe sur son vélo. Il faut savoir que Berthe ne marche jamais. Même pour aller chercher son pain sur la place de l'église à deux cents mètres de chez elle, elle enfourche son vélo. Elle aurait tellement voulu posséder une voiture, une grosse, rien que pour elle, mais elle n'en avait jamais eu les moyens. A la limite elle aurait pu s'en acheter une petite, une toute petite et d'occasion. Alors non, elle se contentait de son vélo sur lequel elle pédalait à toute vitesse au grand étonnement de tous. Oui, Berthe aime les voitures et la vitesse. Elle ne rate aucune course à la télé chez Liliane sa voisine. Ses héros, ce sont les coureurs automobiles. Elle a pleuré en cachette lorsque son coureur préféré s'est tué sur un circuit. Donc, aussitôt partie, aussitôt arrivée au presbytère.

« Tiens, il y a une voiture dans la cour et pas une vieille 2 CV comme celle du Père Marchand. C'est... c'est une Renault 4. Il est riche notre nouveau curé ! Allez j'y vais. »

A peine Berthe a-t-elle eu le temps de sonner qu'un homme, jeune, élancé, d'allure sportive, bronzé, le cheveu coupé court, vêtu d'un jean et chaussé de baskets lui ouvre la porte

— Le père Delteil S.V.P, demande Berthe d'un ton sec.

— C'est moi.

— Ah ! c'est vous ! Berthe a un moment d'hésitation.

— Oui c'est moi, vous vous attendiez certainement à voir votre nouveau curé en soutane. Rassurez-vous je la porterai dimanche pour célébrer la messe, mais pour m'installer, je suis plus à mon aise ainsi, répond Pierre en désignant son jean. Mais je vous laisse dehors, je vous en prie, entrez. Au fait serai-je en retard ? et il referme doucement la porte.

— Non je dois être en peu en avance mais je me méfie car ma montre prend du retard depuis quelque temps.

— Ce n'est pas grave. Au contraire même, nous allons pouvoir commencer à faire connaissance. Seriez-vous

Madame Berthe Malichoux ? demande Pierre en s'avançant dans la pièce.

— Exact, je suis Mademoiselle Malichoux, répond Berthe sans bouger, en insistant sur le mot Mademoiselle. Mais au fait comment l'avez-vous deviné ?

— Simplement parce que le Père Marchand m'a parlé de vous toutes.

— Vous ne pouviez pas vous tromper. D'ailleurs, je suis la plus vieille.

La réponse sèche et rapide de Berthe surprend Pierre qui se souvient à cet instant des mots du Père Marchand : « Mademoiselle Malichoux est très dévouée à l'église mais elle a un caractère fort difficile et est extrêmement susceptible. » Aussi enchaîne-t-il sans rien laisser paraître :

— Le Père Marchand a surtout insisté sur votre grand dévouement à notre église.

— Bien sûr, bien sûr, murmure Berthe d'une voix surette, les lèvres pincées. Au fond d'elle-même, elle pense : « Pas à l'aise le nouveau ! Il a bien essayé de se rattraper mais on ne le fait pas à Berthe. Il a intérêt à s'en souvenir. Je ne suis pas prête à tomber sous le charme de son sourire Email Diamant ».

— Voulez-vous vous asseoir ? propose le jeune prêtre.

— Pourquoi pas. Et Berthe s'avance vers la grande salle.

— Non, non, notre petite réunion se tiendra dans la cuisine.

— Dans la cuisine ? s'exclame Berthe, arrêtée brutalement dans son élan.

— Oui, j'ai décidé de rafraîchir les peintures de la grande salle et, dès mon arrivée, j'ai débuté le chantier, dit Pierre en se dirigeant d'un pas vif vers la cuisine.

— Les peintures ? s'étonne Berthe, en suivant à tout petits pas le curé.